



VOYAGES, C'ÉTAIT MIEUX AVANT ? DES ANNÉES 60 AUX ANNÉES COVID

Le propre de la nostalgie consiste à enjoliver le passé et à le regretter. Les souvenirs de vacances et de voyages prospèrent sur le terrain de cette émotion plus historique qu'anthropologique qui nous submerge. Et la rengaine du « C'était mieux avant » ne fait qu'enfler dans les esprits d'une population dépassée par la modernité, inapte à s'adapter à de nouveaux rythmes, de nouveaux imaginaires, de nouveaux rêves. Parmi d'autres secteurs, le voyage subit ce déferlement de regrets et s'inscrit dans une tendance généralisée à s'illusionner sur le monde d'hier. Amplifiée par les années Covid, cette posture est-elle pour autant justifiée ?

Par Josette Sicsic et Pierre Josse

Dans un ouvrage publié aux éditions L'Harmattan, Josette Sicsic, journaliste spécialisée en sociologie et prospective touristique, et Pierre Josse, rédacteur en chef des Guides du Routard pendant 40 ans, ont éprouvé le besoin de questionner le passé à travers les voyages qu'ils ont accomplis dans les années soixante.

Du Maroc à la Chine, de Londres à Bombay, ils délivrent un récit très personnel de leurs aventures, tout en étudiant ensuite sur un ton professionnel, le développement touristique de 24 destinations illustrant les nombreuses problématiques du tourisme contemporain : pollution, surtourisme, dégradation environnementale, terrorisme, narco trafic, néo colonialisme... Puis, chacun d'entre eux, tente de répondre à la question première de l'ouvrage : « C'était mieux avant ? »

Une question clé dont les réponses ne peuvent être globalisées. Parfois mieux, parfois moins bien, toujours différent, le monde d'hier générerait un voyage qui n'est pas forcément comparable avec celui permis aujourd'hui par l'évolution foudroyante de l'industrie touristique, notamment à travers les progrès des transports, de la technologie, du marketing et de la démographie, du climat, de la démocratie...

Il est clair qu'il devrait donc nous réserver encore bien des surprises.

Mais, en attendant ce futur improbable, où en était-on dans les années soixante, où en est-on aujourd'hui et où en sera-t-on demain ?

ANNÉES SOIXANTE : NOS PLUS BELLES ANNÉES

Voyager n'a plus de secret pour grand monde. Plus ouverte, plus accessible, la terre se dévoile et se découvre d'un coup d'aile d'avion ou d'un coup d'accélérateur. Le voyage, le tourisme et les vacances se sont bien démocratisés depuis ces années d'après-guerre durant lesquelles la France comme l'Europe et une partie du monde tentaient de se réparer et de restaurer le moral de ses populations affligées par quatre années de conflit. Les Trente Glorieuses étaient fort heureusement au rendez-vous et offraient tous les jours de nouveaux cadeaux à ses populations boostées par le baby-boom : sécurité sociale,

comités d'entreprises, machines à laver, réfrigérateurs et surtout automobiles et semaine de congés supplémentaires. Pour autant, drames, injustices, guerre de décolonisation... faisaient trembler le monde déchiré entre la paix retrouvée dans une Europe en pleine construction et les risques permanents de conflit entre deux puissances aux régimes politiques opposés. USA et capitalisme à l'Ouest, communisme en URSS et ses nombreux pays satellites, la guerre ne s'était pas complétement tue, elle était froide avec entre les deux modèles de société, un rideau de fer... Quant à la Chine, en pleine révolution culturelle et frénésie maoïste, elle constituait un territoire fermé à doubles tours dont on ne récoltait que de vagues échos et dont les seuls groupuscules maoïstes, Petit livre rouge en mains, osaient rêver. Tandis que l'Afrique luttait pour son indépendance et sa liberté... et que l'Asie commençait à se reconfigurer.

Le monde alors ne comptait-il pas aussi que 4 milliards d'habitants alors qu'il en compte 8 milliards aujourd'hui ?

GRÈCE ET ROUTE DES ZINDES : À QUELLES DESTINATIONS AVONS-NOUS SUCCOMBÉ ?

Dans ce climat plus ou moins apaisé où l'avenir était synonyme de progrès économique et social, nous avons donc été quelques-uns à prendre le large, de lourds sacs sur nos épaules en attendant que l'invention de petites roulettes nous délivre de ce douloureux fardeau qu'était un sac à dos. Attirés par l'Orient, suivant les chemins ouverts par la contre-culture nord américaine, nous avons été des milliers, voire des centaines de milliers à prendre la route des Indes et à nous éprendre de ce pays qui ne comptait alors que 700 millions d'habitants ankylosés dans un système de castes qui en retardait inexorablement le développement. Mais qui offrait tant de richesses culturelles et spirituelles. Avec ses paradis artificiels, son soleil, sa sagesse, son exotisme et ses séjours bon marché, le sous continent indien nous livrait ses immenses richesses qu'il nous autorisait à découvrir sans pour autant porter atteinte à nos idéaux politiques. Grande démocratie, l'Inde constituait alors le voyage initiatique le plus enchanteur des sixties et incarnait ce ▲

tourisme authentique, immersif, dépaysant... que nous regrettons tant aujourd'hui et que nous voudrions réhabiliter à tout prix, à coup de plongées dans le local et d'initiatives diverses de développement durable, à coup de reconstitutions du passé, de mises en scène, de folklorisation, de parodies, d'architectures vernaculaires néo rurales, néo provençales, néo montagnardes...

Etapas incontournables sur une route qui démarrait à Londres ou à Paris et Berlin, d'autres pays virent défilier, soit en 2 CV, soit en autostop, soit en camions soit en bus et « Magic bus », soit en train (quand il y en avait) ceux que l'on commençait à nommer les « routards ». C'était la Turquie, la Syrie, l'Irak et l'Iran, l'Afghanistan, le Pakistan qui, étrangement, malgré des régimes instables, parfois dictatoriaux vivaient des pauses politiques qui incitaient à leur rendre visite. Istanbul, Ankara, Bagdad, Téhéran... C'était cependant (et paradoxalement) Kaboul qui affichait le plus grand libéralisme, autorisant ses jeunes visiteurs à dévaliser les bazars et fumer des joints dans Chicken Street.

Plus secrète, mystérieuse, l'Afrique commençait à sortir de la longue dépression qu'avait causé la colonisation. Encore à l'abri de la mondialisation, elle ouvrait tour à tour le Mali, la Maurétanie, le Burkina, le Kenya... et permettait aux plus intrépides d'y atterrir à bord des premiers charters mis en place par un voyageur légendaire : Le Point Mulhouse. Quelques intrépides avaient aussi le courage de s'envoler vers la République démocratique populaire du Yémen, d'orientation soviétique et seul État arabe laïc ! Quant à l'Afrique du sud, elle subissait encore un régime d'apartheid et ne pouvait réclamer sa part de la manne touristique.

Plus séduisante, plus attractive, l'Amérique du Sud incitait au rêve. Le Brésil surtout jouait la carte de la modernité et du renouveau musical en propageant des accents de samba et de bossa nova et faisait rêver les hommes de ses « filles d'Ipanema ».

Le Mexique qui ne comptait alors que 40 millions d'habitants, déroulait ses routes à travers montagnes, volcans, lacs, pyramides, temples précolombiens, forêts gorgées de marijuana, plages désertes, et une capitale encore respi-



table Mexico City. Quant à la Cordillère des Andes, elle enchantait les plus intrépides grâce à ses paysages époustouffants, les vestiges de l'Empire Inca que l'on exhumait peu à peu, ses joueurs de flûte qui faisaient le tour des capitales européennes, ses ponchos et ses chemises brodées...

Encore mieux, encore plus exceptionnelle était Cuba. Une île par laquelle était passée une révolution inattendue qui avait propulsé sur le devant de toutes les scènes du monde des héros, incrustés sur des tee-shirts, des affiches et des mugs ... On venait y travailler dans les champs de cannes à sucre et prêter mains fortes aux camarades « guerrilleros » dont les jeunesse occidentales révolutionnaires s'étaient éprises. Quant à l'Europe, on la découvrait au terme de longs voyages en train, ferry, routes, autostop... Mais encore très peu en avions. Alors que Paris rayonnait malgré la grisaille de ses bâtiments, Londres se mettait à bouger et à « disrupter » les mœurs de la vieille Angleterre alors que l'incontournable Italie ouvrait plus largement ses portes, histoire de faire découvrir ses richesses aux classes moyennes voisines.

MAIS, ÉTAIT-CE MIEUX ?

Et pourtant, dans ce monde en recomposition et reconstruction, tout n'allait pas mieux. La Chine était verrouillée, on l'a dit, les pays du

bloc de l'Est privant de liberté leurs citoyens, étaient enclavés. La Grèce subissait le joug des colonels, les pays du Maghreb, notamment le magnifique royaume chérifien, accueillait avec le sourire les premiers touristes balnéaires, sans rancune mais en acceptant une autre forme de colonisation, le néo colonialisme touristique. En Amérique latine, c'était encore bien pire : un coup d'état avait porté les militaires au pouvoir en Argentine, quelques mois après le terrible coup d'état chilien qui bouleversa d'autant plus le monde démocratique que la mort du président Allende fut suivie par celle de l'immense poète Pablo Neruda. Bolivie, Paraguay, Pérou étaient également tenus d'une main de fer par des pouvoirs autoritaires et corrompus... Dans ce paysage géopolitique, il n'était donc pas toujours évident de voyager et certains diront que ce « n'était pas mieux avant » !

C'était pas mieux non plus, pour des raisons tout simplement pratiques que nous avons voulu évoquer à l'intention des jeunes générations qui ignorent aujourd'hui ce que signifiaient des

voyages au long cours, sans internet, sans GPS, sans réseaux sociaux, sans téléphone portable, sans téléphone fixe non plus... durant lesquels nous nous cotisions pour acheter une édition du *Nouvel Observateur* vieille de trois mois au supermarché de Kaboul, histoire de glaner quelques nouvelles sur notre pays.

Savent-ils également que l'on envoyait des cartes postales qui n'arrivaient jamais et que l'on devait aller retirer des courriers dans les guichets « Poste restante » des bureaux de poste centrale ? Et que l'on pouvait mettre une journée entière pour acheter un billet de train de troisième classe dans une gare indienne !

Pas de carte de crédit non plus ! Des *travel-check* à la place que l'on échangeait parcimonieusement dans les bureaux d'*American Express* ! Et bien entendu, des trains poussifs et malpropres, des billets d'avion hors de prix sur des compagnies internationales qui commençaient seulement à être concurrencées par les premières compagnies de charter. Le *Point Mulhouse*, *Nouvelles Frontières*, *Freddy Laker* aux Etats-Unis entamaient leur combat pour ▲



la démocratisation du voyage... Alors que les vacanciers des classes moyennes rêvaient de séjours au Club Méditerranée !

Mais, bien sûr, « en ce temps-là », les plages de Ceylan, de Goa, de Ko Samui n'avaient jamais entendu parler de surtourisme ni de pollution. On ne dénaturait pas encore les paysages. On commençait seulement à coloniser les littoraux pour y établir des hôtels-clubs que des groupes d'Européens prendraient bientôt d'assaut. Venise n'était pas un patrimoine en péril, ni Amsterdam, ni Rome, ni Barcelone... On ne connaissait pas Airbnb mais l'on allait dormir chez les copains, des copains, des copains... parfois dans des « maisons bleues » sur les collines de San Francisco. On prenait des trains

de nuit car l'on n'avait pas le choix et l'on surchargeait les bateaux grecs avec nos sacs à dos pour aller flâner à Mykonos où le tourisme LGBT commençait à s'épanouir...

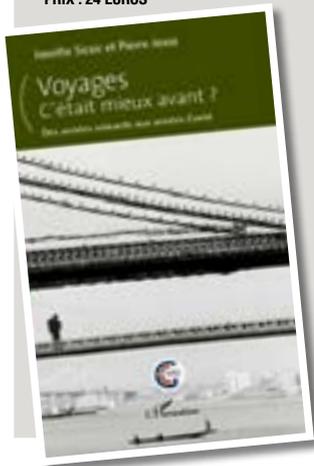
Autres temps, autres mœurs ! Le monde changeait puis n'a jamais cessé de se transformer. Pas forcément en mieux. Pas forcément en pire. Selon les destinations et les moments auxquels nous les avons réalisés, nos voyages étaient simplement différents sur une planète encore épargnée par les pollutions et autres nuisances industrielles, par la sur population et par le sur tourisme... A vous de juger et de tenter d'apporter votre réponse à ce débat mêlant vécu, imaginaires, réalité économique, géopolitique et bien sûr technologique... ■

QUI SONT LES AUTEURS ?

JOSETTE SICSIC

Après avoir fait des études de langues (espagnole et anglais) à Aix en Provence, Josette Sicsic a vécu successivement à Londres, San Francisco et au Mexique et fait la route en Inde, Amérique du sud, Iran, Afghanistan, Israël... durant les années soixante-dix. De retour en France, elle a collaboré en tant que journaliste à plusieurs revues et a créé et dirigé des journaux professionnels de tourisme : *Tourisme et Communication*, *Touriscopie*, *Futuroscopie*. Elle est aussi l'auteur de plusieurs ouvrages et essais : « *Plein Gaz* » (Éditions Blitz), « *Les 50 ans des Gîtes de France* », « *Le Kid des vacances* », « *Escapades en famille* » (Éditions Milan) « *Le tourisme et ses métiers* » (Éditions France Empire), « *En avant la musique* » (L'Harmattan), « *Un tourisme en état de choc* », « *Un été 62* » (éditions Créaxion)...

À découvrir ici : https://www.editions-harmattan.fr/livre-voyages_c_etait_mieux_avant_des_annees_soixante_aux_annees_covid_josette_sicsic_pierre_josse-9782336467412-80365.html
PRIX : 24 EUROS



PIERRE JOSSE

Il a bourlingué toute sa vie dans pas mal de métiers avant de devenir rédacteur en chef des *Guide du Routard* pendant 40 ans... A été successivement décorateur, dessinateur en lettres, instituteur dans les prisons, ouvrier rotativiste, journaliste politique, correcteur en presse et en édition et enfin... à partir de 1978, routard à vie ! Aujourd'hui, plus de 100 pays au compteur. Et autant d'écrits. Il pratique également la



photographie. Nombreux livres de photos et expos sur des thématiques dont il est passionné : bistrotts les plus pittoresques du monde, les cimetières les plus fous ou originaux, etc. A publié en 2017, *Chroniques vagabondes* (éd. Hachette). Ainsi que *Les Sites coups de cœur* et *De la Chine à l'Inde* (éd. Le Chêne), *Mon tour*

du Monde en Cartes postales (éd. Hachette Tourisme) et de nombreux ouvrages thématiques (en collaboration avec Bernard Pouchèle pour les textes) : *Vagabonds en Bretagne* et *en Irlande* (éd. Terre de Brume), *La Nostalgie est derrière le Comptoir* (éd. Fleurus), *Croatie et Sicile* (éd. Le Chêne)...